

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature **Critique universitaire**

Gilles Marcotte

Volume 3, numéro 3-4 (15-16), mai-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59754ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1961). Littérature : critique universitaire. *Liberté*, 3(3-4), 648-651.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chroniques

LITTÉRATURE

Critique universitaire

J'ai beaucoup d'estime pour les critiques qui écrivent dans les journaux et revues. Du moins pour un certain nombre d'entre eux. Je tiens également à préciser qu'à mon sens, il n'est pas impossible qu'un article, une brève étude, contribue plus sûrement à l'intelligence de la chose littéraire qu'un bouquin de trois cents pages, avec toutes les "tremendous footnotes" qu'on voudra. Ceci dit, il reste que l'on conçoit difficilement un milieu littéraire où ne se fasse aucune critique de quelque ampleur, aucune critique de niveau universitaire, sur la production du cru.

Or qu'en est-il chez nous ? Les deux seuls ouvrages sur l'ensemble de la littérature canadienne-française que l'on puisse actuellement consulter avec profit sont d'un Européen, Auguste Viatte (1), et d'un universitaire de Colombie Britannique, Gérard Tougas (2). La Province de Québec, dans ce domaine, n'a donné que le Père Baillargeon — dont je viens d'apprendre avec terreur que son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* a été réédité. Quelque jugement que l'on porte sur ce manuel, on accordera aisément qu'il n'entre pas dans le rayon de la critique universitaire. En fait, la seule université canadienne de langue française qui accorde à notre littérature une attention soutenue est celle d'Ottawa, où l'on créait il y a quelques années un Centre de recherche en littérature canadienne-française. Ce Centre vient de publier coup sur coup un ouvrage de son directeur Paul Wyczynski sur Émile Nelligan, dans la collection "*Visages des lettres canadiennes*" (3), et un recueil d'études sur quelques écrivains du Mouvement littéraire de Québec. Au total, environ six cents pages de texte serré sur la littérature canadienne. On est sérieux et travailleur, à

(1) "Histoire littéraire de l'Amérique française", 1954.

(2) "Histoire de la littérature canadienne-française", 1960.

(3) "Émile Nelligan — Sources et originalité de son oeuvre", Editions de l'Université d'Ottawa, 1960.

Ottawa. Et si tout n'est pas de nature à m'enchanter, dans ces ouvrages, je dois dire que je me sens pénétré de respect devant l'effort (de recherche, d'écriture, d'édition) qu'ils constituent. Qui ne souhaiterait que les universités de Québec et Montréal en fissent autant ? Mais il y aurait ici une parenthèse à ouvrir sur la grande misère de nos facultés de lettres. . .

Le livre du professeur Wyczynski se présente à nous bardé, comme il se doit, d'un appareil scientifique imposant. Les dates seront exactes, nous en sommes sûrs. Les citations aussi. L'auteur a tout lu : ce qui s'est écrit sur Nelligan, les oeuvres de ses contemporains, les revues et journaux canadiens de l'époque, les livres des poètes français qui auraient influencé le poète du "*Vaisseau d'or*", et cetera. Aucune source possible ne manque à l'appel. On serait même tenté de croire que M. Wyczynski en remet. La critique universitaire est une passion terrible. L'auteur a résolu de déceler toutes les influences subies par Nelligan, et que diable ! il en trouvera : pour chaque poème, pour chaque vers, pour chaque mot. Tout doit être expliqué. L'expression "*five o'clock tea*", si anodine en apparence, plonge Monsieur le professeur dans une fiévreuse recherche, à la fois littéraire et sociale. Nelligan semble-t-il échapper tout à coup à l'influence de Verlaine ? L'auteur en conclut que notre poète a lu, dans le numéro du *Samedi* du 2 août 1896, un article défavorable à Verlaine. Et d'affirmer sans l'ombre d'un doute : "*Ce jugement plein d'ironie, fondé sur la vie du poète, sans aucune pénétration dans le drame de la conscience humaine, fut pour Nelligan une surprise. Il fut sans doute désappointé par l'objet de son premier et hâtif engouement. Il hésite. Voilà les circonstances curieuses qui contribuèrent à cette attitude nouvelle à l'égard de son premier maître.*" Ailleurs, Nelligan parle d'une négresse accompagnée d'un perroquet. L'association paraîtrait normale, comme allant de soi, à un esprit moins exigeant que celui de M. Wyczynski. Mais on est chercheur ou on ne l'est pas. "*Il est permis de penser que Nelligan doit son inspiration au célèbre perroquet de Madame de Fosse, considérée à Montréal comme une grande attraction durant la session théâtrale de 1896-97.*" Je précise, à l'intention des curieux, que l'on trouvera d'autres détails sur cette "attraction" à la page 222 du livre de M. Wyczynski.

Ces bizarreries ne sont assurément pas le tout du livre. Je dirai même qu'elles n'en sont pas le défaut le plus grave. M. Wyczynski a dressé, avec preuves à l'appui, la liste complète des influences littéraires subies par Nelligan, et on ne peut que l'en remercier. Cette liste ne sera pas inutile. Mais il y a quelque danger à passer, comme le fait constamment l'auteur, de l'influence à l'imitation et à l'identité. Ainsi, à propos de ce quatrain de Nelligan :

*Vous, par l'immense voûte
Me guiderez sans doute,
Connaissant mieux la route
Du Paradis !*

M. Wyczynski ose affirmer que cette "apostrophe est la même que celle de Musset" :

*Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir ?
Oh ! l'affreux suicide ! oh ! si j'avais des ailes
Par ce beau ciel si pur je voudrais les ouvrir.*

C'est de l'absurdité pure : à croire que tous les poètes qui ont exprimé un rêve de vol se seraient imités de génération en génération ! En critique comme ailleurs, la lettre tue l'esprit. Ne concevant d'influences que littérales, M. Wyczynski s'interdit de pousser son étude jusqu'au point où elle aurait un sens. Nelligan a subi l'influence de Verlaine, de Rollinat, de Baudelaire, je veux bien ; mais l'intéressant serait de savoir pourquoi il a été influencé par ces poètes, et non par d'autres. En quoi, plus précisément, il était prêt à subir ces influences. Ce qui, en lui, correspondait à Verlaine, à Rollinat, à Beaudelaire. Là-dessus, M. Wyczynski est étrangement discret. Il se contente de pourchasser les influences, sans essayer d'en mesurer l'importance réelle, de découvrir si quelques-unes furent plus profondes, plus décisives, que d'autres. Il parle versification, mots, thèmes, rarement poésie. Ou s'il en parle, c'est dans un charabia critique dont la virtuosité a rarement été égalée. "Extase et vertige, ivresse et effort, sa conscience (du poète), comme inondée d'eaux qui viennent à la fois de la profondeur et du dehors, frémit sous l'effet du choc entre l'obscurité impénétrable et les éclairs d'une lucidité inconnue." Voilà qui s'appelle parler pour ne rien dire. Mais au moins le vague de cette description exclut-il l'erreur : le vide n'erre pas. Je suis plus inquiet quand M. Wyczynski nous montre "un Novalis spéculant dans la nuit mystique, un Hoffman ivre de phénomènes qui lui servent de joujoux, un Dostoïevski enlisé dans la matière brute, un Rimbaud cinglant en plein océan d'une métaphysique inventée..." Vous croyez que M. Wyczynski n'a pas lu ces auteurs ? Je parie le contraire. Et c'est plus grave.

Le livre de Monsieur Wyczynski est tout de même le meilleur ouvrage de plus de trois cents pages qu'on ait consacré à Emile Nelligan.

* * *

Si le premier volume des *Archives des Lettres canadiennes* (4) offre plus d'intérêt, c'est sans doute qu'on pratique l'histoire littéraire, à Ottawa, plus sérieusement que la critique proprement dite. Dans un article bien documenté sur le théâtre de Louis Fréchette, M. Wyczynski démontre notamment que "Véronica" n'est qu'un plagiat rimé d'une pièce de Maurice de Pradel. Comme Fréchette, l'abbé Casgrain perd quelques plumes sous l'examen critique de Soeur Jeanne-Leber ("*L'amitié littéraire de Crémazie et de Casgrain*") et de Réjean Robidoux ("*Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain*") : fat, ambitieux, extrêmement soucieux de sa fortune personnelle,

(4) Publié par le Centre de recherches en littérature canadienne-française dans la livraison avril-juin 1961 de la Revue de l'Université d'Ottawa.

et ne considérant pas comme sacrés, semble-t-il, les droits d'auteurs de ses amis. Solides et utiles, aussi, les études de David M. Hayne sur le pré-romantisme canadien, d'Arsène Lauzière sur le romantisme de François-Xavier Garneau, de Jean Ménard sur Xavier Marmier et le Canada. Celle de Romain Légaré sur l'évolution littéraire de Pamphile Le May est moins convaincante; que Le May ait repris quelques poèmes pour leur donner une forme plus satisfaisante ne signifie pas qu'il a évolué. Le jugement de Charles ab der Halden à son sujet demeure valable : "*M. Le May restera toute sa vie semblable à lui-même, du moins pour le fond. C'est un écrivain qui n'évolue pas, et qui ne s'est pas renouvelé.*"

Ces études, à vrai dire, sentent un peu le vieux, et l'on souhaiterait voir émerger parfois des points de vue plus neufs, plus modernes, sur la littérature canadienne-française. La plupart des auteurs de ce volume restent prisonniers des ornières dessinées par Mgr Camille Roy. Mais du moins ouvrent-ils des voies qu'il est toujours possible d'élargir.

Gilles MARCOTTE

Le Canada c'est pour les blancs

Dans les forêts de l'Ungava, Ashini, (1) dont le nom signifie roc, entonne un chant désolé, d'une émotion qu'on voudrait communicative, sur la mort lente des Montagnais. Race diminuée, dépouillée de sa grandeur et même de sa langue, dont les enfants sont condamnés, selon Ashini, à devenir "*inéluçablement de faux-blancs éternels*". En son immense solitude, Ashini rêve de ramener ses frères à leur vie d'autrefois, ce qui du même coup leur ferait retrouver leur identité et redonnerait à leur âme sa véritable couleur. . . "*Pour les miens, dit Ashini, je voulais le sang reconquis, la fierté rendue.*" Rêve grandiose, car il y a quelque chose d'infiniment pathétique dans ce désir illusoire de sauver une race qui meurt, de provoquer en elle une résurrection. Mais Ashini ne sait pas que l'histoire avance toujours, qu'elle n'accepte jamais de rebrousser chemin. Et la vie que menaient les Indiens dans les forêts canadiennes, avant l'arrivée des Blancs, ne peut se recommencer.

Ashini veut être le "*messie*", le "*libérateur*", voire même "*l'ordonnateur d'une destinée nouvelle*" pour les siens. "*Quelqu'un était-il déjà allé revendiquer en tout honneur et toute fierté le droit des Montagnais de vivre à leur guise ?*" se demande Ashini. Et il conçoit un grand projet : entrer

(1) Ashini, roman de Yves Thériault, 173 pages, Fides, Montréal.